

PAYSANNERIE ET RÉVOLUTION...

Le rôle des paysans dans les mouvements révolutionnaires a souvent été minoré, voire nié, en tout cas déconsidéré. À commencer par la Révolution française où (jacobinisme oblige) la ville décidait et la campagne devait suivre les injonctions de la nouvelle classe aux commandes du pays.

On verra souvent penseurs et historiens opposer la ville présentée comme lieu de progrès à la campagne perçue comme arriérée et source de régression. Marx lui-même dans sa brochure *Le dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* (parue en 1852) ne décelait pas chez les paysans une aptitude à l'action autonome (il reviendra heureusement sur ce jugement au fil des années et de ses écrits). Évidemment les anarchistes trouveront plus leur compte dans les écrits de Kropotkine.

À l'heure où le monde paysan traverse un bouleversement entre industrialisation à outrance et retour à des modes de culture et élevage à échelle humaine, entre mondialisation et circuits courts, il est indispensable de repenser la place de la paysannerie dans une société future débarrassée du capitalisme. Mais le monde paysan est-il révolutionnaire? Quel a été son comportement lors des grands bouleversements notamment depuis ces derniers siècles? Nombre d'ouvrages ont déjà été publiés sur le sujet, encore faudrait-il avoir une sorte de digest de différentes analyses sur cette thématique.

Ça tombe bien, une revue a eu cette idée: il s'agit de *Contrelittérature* qui a publié en avril dernier son numéro 4, intitulé «*Terre et Liberté*». Avec un titre pareil, ça ne peut que nous interpeller: de ce slogan dû à l'anarchiste mexicain Ricardo Flores Magón, en passant par le titre du journal de la *Fédération anarchiste ibérique* (FAI), jusqu'au film de Ken Loach (*Land and Freedom*), c'est de révolution dont il s'agit, et plus particulièrement de l'apport du monde paysan qui revendiquait: «*La terre à ceux qui la travaillent*». Et le sommaire de *Contrelittérature* est prometteur, de même que la liste des auteurs dont certains sont bien connus dans nos milieux, jugez-en:

Augustin Thierry: *Histoire véritable de Jacques Bonhomme*.

Michel Maffesoli: *De l'histoire au destin, l'enracinement dynamique*.

Alain Santacreu: *Un arbre sur la talvera* (1).

Joan Bodon: *La talvera*.

Georges Lapiere: *La braise et la flamme: le Mexique indien*.

Michaël Lôwy: *Millénarisme, anarchisme et révoltes paysannes*.

Frédéric Reichling: *L'esprit révolutionnaire de la paysannerie*.

Dominique Temple: *La réciprocité paysanne. Des origines à nos jours*.

Domingo Adame: *Le théâtre indigène et paysan au Mexique*.

Didier Dantal: *Le corps paysan de Gustave Roud*.

Raphaël Juan: *Semailles pour les temps présents*.

Nashtir Togitichi: *Paysannerie: extinction ou renaissance?*

Hervé Rostagnat: *La «lettre au paysan» de Jean Giono*.

Frank Mintz: *Tradition révolutionnaire de la paysannerie russe*.

Frank Mintz: *Espagne révolutionnaire: luttes de la paysannerie*.

Autant dire que nous avons là un parcours des luttes paysannes à travers les temps, du Moyen Âge en France jusqu'à nos jours au Chiapas (Mexique).

Contrelittérature n'est pas une revue anarchiste, et son directeur de publication, Alain Santacreu (auteur du chapitre: *Un arbre sur la talvera*) ne l'est pas non plus mais sa démarche est plus qu'intéressante, qu'on en juge par sa façon (humble et modeste) de se présenter sur son site: «Ce site témoigne des strates de

(1) La talvera désigne, en occitan, le bord du champ qui ne pourra pas être labouré. Qui ne se soumettra pas à la charrue, donc... (ndlr).

ma trajectoire intellectuelle, depuis naissance de *Contrelittérature*, à l'orée de ce siècle, jusqu'à nos jours. Les textes qui semblent en contradiction avec mes prises de position actuelles peuvent donc s'expliquer par mon itinéraire personnel et les impasses idéologiques et religieuses où je me suis parfois fourvoyé. Aujourd'hui, le projet éditorial de la revue *Contrelittérature* porte sur une critique radicale et transdisciplinaire de toutes formes de pensée de l'oppression dans les domaines religieux, artistique, philosophique et politique. Pour plus de clarté, les articles de la période présente sont répertoriés sous la rubrique «*talvera*».

Ce quatrième numéro de *Contrelittérature* aborde donc les rapports monde paysan/révolution. Dans l'espace qui m'est imparti dans cette rubrique, je ne vais évidemment pas pouvoir rendre compte de tous les écrits des différents auteurs; j'en ai choisi certains, arbitrairement je l'avoue, qui ont particulièrement retenu mon attention.

Jusqu'aux années 1950, les paysans constituaient dans la plupart des pays la grande majorité de la population. Pas étonnant qu'on les trouve en masse participant à tous les grands bouleversements révolutionnaires du 20^{ème} siècle (révolution mexicaine, russe, espagnole, chinoise, cubaine...), c'est le corps de l'analyse Michaël Lôwy qui nous explique que de n'avoir aucune aptitude à l'autonomie, la paysannerie pour lutter contre le capitalisme, a su imaginer un autre type société (l'exemple le plus concret qu'il cite étant celui de l'Espagne 36).

Frédéric Reichling lui, remontant au Moyen Âge, se réfère aux analyses de James C. Scott et David Graeber (entre autres) pour dénoncer «*l'exploitation de la force de travail des paysans par une ou des classes parasitaires... (la noblesse, l'appareil ecclésial, l'État moderne naissant)*».

Reichling rappelle les révoltes, le passage à l'action armée, les émeutes des paysans quand leurs doléances n'étaient pas entendues, leur créativité pour se doter d'une organisation égalitaire et en lien avec les ouvriers des villes (comme dit-il, les *Makhnovistes* en Ukraine pendant la révolution russe de 1917-1921).

Pour rester dans cette révolution russe, Frank Mintz nous parle du mouvement dirigé par le socialiste révolutionnaire Antonov dans la province de Tambov; il revient bien entendu lui aussi sur le mouvement makhnoviste dans Gouliâi-Polé qui luttait pour «*un système soviétique authentique*», pour des «*soviets ouvriers libres*». Bien évidemment ces mouvements et leurs slogans ne pouvaient qu'entrer en conflit avec les dirigeants bolcheviques, ce que Frank Mintz souligne bien en nous livrant quelques extraits de documents de l'époque, et en nous renvoyant dans ses notes à des ouvrages sur le sujet.

Hervé Rostagnac en abordant Jean Giono, insiste, lui, sur la transformation de l'agriculture conviviale en agriculture capitaliste et intensive, sur le rejet d'un communisme (autoritaire) qui n'est qu'un «*capitalisme d'État constitué de la même démesure que le capitalisme privé*». Il nous rappelle que «*l'apologie du travail, de la terre, voire de la famille*» chez Giono, n'avait bien sûr rien à voir avec la «*révolution nationale*» des pétainistes. La *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* de Giono était un appel à la révolution pacifique et individuelle.

Nashtir Togitichi, psychologue et thérapeute dans le médico-social et également poète nous gratifie d'une analyse sur *Paysannerie: extinction ou renaissance?* où il passe à la moulinette industrialisation de l'agriculture, PAC (*Politique agricole commune*), mondialisation, pour redonner une place centrale à la paysannerie et sa résistance à l'agro-industrie contrôlée par les multinationales. Pas étonnant que Togitichi ait contribué récemment à la relance du titre-phare des années 70: *La Gueule ouverte (le journal qui annonce la fin du monde)*.

S'il est un pays où paysannerie et révolution sont intimement mêlées c'est bien le Mexique. Georges Lapierre évoque les luttes paysannes qui s'y sont déroulées au début du siècle dernier avec Emiliano Zapata jusqu'aux combats actuels des indigènes du Chiapas, en soulignant que ceux-ci ont défendu le plus souvent les armes à la main ce qui les constituait: «*leur territoire, leurs terres, leurs coutumes, leur manière de voir, leur société*». Et leur langue bien entendu. Pour ces «*Zapatistes*», la vie ne repose pas sur l'argent même s'il existe toujours, mais sur la notion de communauté, c'est-à-dire «*l'art de vivre ensemble*», reposant sur un ensemble de règles (que tous respectent) établies par la collectivité; là encore on est loin de l'État centralisateur.

Cette thématique de «*Terre et Liberté*» ne serait pas complète sans une évocation des luttes paysannes dans l'Espagne révolutionnaire. C'est bien entendu l'ami Frank Mintz qui s'y est collé dans le dernier chapitre de la revue. Rappel historique, forces en présence, description du fonctionnement concret des col-

lectivités... Frank Mintz a déjà consacré nombre d'ouvrages à la révolution espagnole; en une quinzaine de pages il parvient ici à nous résumer l'esprit et l'ambiance qui régnaient dans les villages collectivisés et autogérés de l'Espagne 1936/39.

En guise de conclusion, je vous livre la quatrième de couverture de ce riche numéro 4 de *Contrelittérature*.

«L'esprit de la paysannerie irrigue notre conscience collective. Le paysan est le véritable sujet révolutionnaire de la société humaine car la terre est la matière de l'histoire où s'affrontent perpétuellement les forces antagonistes de l'être et de l'avoir. Il est le porteur des principes de la liberté et de la solidarité. Il éprouve dans son corps l'appartenance humaine à l'équilibre universel de la nature. L'infériorisation du statut paysan par la parole politique et religieuse a suscité les mouvements millénaristes et les jacqueries qui ont traversé l'histoire, depuis les révoltes paysannes médiévales jusqu'aux révolutions latino-américaines contemporaines. Contre l'agriculture écocidaire de notre temps, la résistance des derniers paysans invente une progressivité archaïque: un enracinement dynamique, une ultime noblesse d'être».

Ramón PINO.
